

Les Canadiens français jugés par les Français de France, 1830-1939 (suite)

Armand Yon

Volume 19, numéro 1, juin 1965

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/302440ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/302440ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Yon, A. (1965). Les Canadiens français jugés par les Français de France, 1830-1939 (suite). *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 19(1), 56-83.
<https://doi.org/10.7202/302440ar>

Un siècle d'opinion française

LES CANADIENS FRANÇAIS JUGÉS PAR
LES FRANÇAIS DE FRANCE *

1830-1939

Ire partie

LES PEINTRES DE LA VIE CANADIENNE

I. L'ÈRE DU SENTIMENT (1830-1880)

(suite)

§ 3. *Des cousins se retrouvent*
(1855-1880)

Pendant ce nouveau quart de siècle, l'attitude de nos témoins sera sensiblement la même qu'au cours de la période antérieure: tableau bienveillant, parfois idyllique, du Canada français, avec souci évident de n'y pas signaler les ombres, si même on en a remarquées. Entre visiteurs français et hôtes canadiens, règnera une cordialité inaltérable, comme si l'on se retrouvait entre parents, après une longue séparation.¹

Entre-temps, la France verra naître sur le Canada des œuvres historiques et économiques dont la précision fera vite oublier les pauvres compilations de jadis.

Comme étude d'ensemble, il faut signaler, dès 1859, *Les Français en Amérique; Acadiens et Canadiens*, par Edme

* Voir notre *Revue*, XVIII: 321-342, 517-533.

¹ Pour la période 1850-1939, l'U. Laval (Québec) possède une thèse de lettres (dactyl.) soutenue en 1944, intitulée: *Le Canada français et les écrivains français*. L'auteur, Sœur Marie-Jogues Egan, joint une ample bibliographie, mais semble avoir ignoré la source précieuse qu'est le Commandant de Belvèze dans ses *Lettres*.

Rameau de Saint-Père². L'auteur³ présentait son livre comme le premier d'une série intitulée: *La France aux Colonies: études sur le développement de la race française hors d'Europe*. Vaste projet, qu'un homme ne pouvait réaliser à lui seul! Aussi Rameau devait-il se contenter de revenir plus tard sur le problème acadien.

Nous n'avons à parler ici que des Canadiens français. Ils font l'objet de l'introduction et de la deuxième partie d'*Acadiens et Canadiens*. A grands traits, Rameau situe la population dans son cadre, rappelle assez longuement le passé du pays, expose le présent du triple point de vue psychologique, démographique et économique. Ensuite, il se permet quelques pronostics encourageants sur l'avenir des Canadiens chez eux et autour d'eux, dans cette vaste Amérique du Nord, où ils sont à peu près seuls à représenter l'élément français. Il fait œuvre originale lorsqu'il nous entretient du régime seigneurial — ou "féodal" — dont l'abolition venait d'être décrétée. Il n'hésite pas à affirmer, avec preuves à l'appui, que l'ancien seigneur, bien loin d'être un tyran, s'avéra le plus sûr agent de colonisation que la France pût posséder outre-mer.

Rameau se distingue aussi de ceux qui ont traité ces questions avant lui, en ce qu'il ne craint pas d'étayer son texte de références et de citer ses sources imprimées. Pour l'histoire, l'ouvrage de Garneau (qu'il s'obstine à orthographier *Garnault*) lui a été d'un grand secours, s'il ne lui a pas suggéré jusqu'à l'idée d'écrire sur la Nouvelle-France. Rameau a dû également, semble-t-il, puiser aux Archives de la Marine, guidé par Pierre Margry; mais, en ce qui concerne l'actualité, il a eu soin de se renseigner sur place, grâce à une correspondance suivie avec des personnalités canadiennes.

Le livre a plu, là-bas, par son information sûre et bien à jour, son ton sympathique, ainsi que, naturellement, ses conclu-

² Rameau [de Saint-Père], E[dme], *Les Français en Amérique...* (Paris, Jouby, 1859), fort vol. in-8.

³ Né et mort à Adon-sur-Loing (1820-1899), devint correspondant de la Société Royale du Canada en 1884. L'Université Laval lui conféra en 1889 le doctorat en droit *honoris causa*.

sions optimistes. C'est au point que l'auteur, sollicité de faire le voyage, s'embarquera en 1860 pour le Canada. Ce premier séjour sera d'un an. A Québec, à Montréal, voire à Bytown (Ottawa), notre auteur s'entretiendra avec les Canadiens les plus distingués : littérateurs, prêtres, hommes politiques, dont l'historien Garneau et Pierre-Olivier Chauveau, surintendant de l'Instruction publique, plus tard premier ministre de cette Province. Au jour le jour, Rameau notera ses observations, dans des carnets demeurés longtemps inédits.⁴

En 1888, accompagné cette fois de sa femme et de sa fille aînée, il retournera au Canada pour environ six mois. Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre deviendront alors pour lui un autre sujet d'étude. Rentré en France, il donnera l'édition définitive d'*Une colonie féodale, l'Acadie*.⁵

Rameau avait noué au Canada des liens d'amitié durables. Chauveau raconte qu'étant allé lui rendre visite dans sa propriété d'Adon, sur les bords du Loing, il fut reçu par M^{me} Rameau qui lui dit : "Vous êtes Canadien, monsieur, vous êtes mille fois le bienvenu. Il n'y a personne que mon mari aime plus qu'un Canadien... si ce n'est un Acadien !"⁶

Un attrait nouveau pour l'histoire des anciennes colonies en général — et pour l'histoire du Canada en particulier — se dessine chez les érudits de cette époque. Il s'explique par le soin que prend le gouvernement français de classer ses archives et de les mettre plus volontiers à la disposition des travailleurs. En 1855 paraissaient *Les Archives de France*, par Henri Bordier, ouvrage précieux, qui allait être suivi, en 1867, d'un premier

⁴ Ces notes et souvenirs ainsi que ceux du voyage de 1888 nous furent communiqués à Paris par la fille de l'auteur, M^{me} Decensière-Ferrandière, et publiés plus tard par les soins de M^e Jean Bruchesi, dans la *Revue de l'Université Laval* (Québec, fév. 1949) : 527-541; (avril) : 722-732; (sept.) : 175-186; (nov.) : 273-285; (janv. '50) : 464-468; (fév.) : 551-564; (mars) : 656-661. M^e Bruchesi a également consacré à Rameau une intéressante monographie (*Cahier des Dix*, Montréal, 1950).

⁵ S'inspirant de ses notes, Rameau parla devant la Société d'Economie sociale de Paris, le 26 janvier 1873, de "*La Race française au Canada*" (texte reproduit par B. Sulte, *Le Canada en Europe* (Québec, 1873), 46-62).

⁶ P.-O. Chauveau, *Frs.-X. Garneau*... (3 vols., Québec, 1883), I: ccxliv.

catalogue officiel, en attendant les nombreux inventaires que nous possédons aujourd'hui. D'un intérêt tout spécial pour l'étude de la Nouvelle-France, les archives de la Marine, comme on sait, ne furent réunies que plus tard à celles des Colonies dans le vaste hôtel Soubise.⁷

Sans être un spécialiste de l'histoire, sans user d'une méthode toujours rigoureuse, le sulpicien français Faillon⁸ a rendu service, en recueillant, tant en France qu'au Canada, où il séjourna à trois reprises, une masse considérable de renseignements. De cette documentation sortiront diverses monographies, et surtout les trois volumes de son *Histoire de la Colonie française au Canada*, publiée à Paris, sans nom d'auteur, en 1866.⁹ Quoique inachevé, l'ouvrage est utile à consulter pour l'histoire religieuse de la Nouvelle-France depuis ses origines jusqu'à 1675.

Dès 1873, le gouvernement canadien décida de faire entreprendre à l'étranger des recherches et des travaux de copie, en vue de se constituer un fonds propre d'archives. L'abbé Verreau, érudit et pédagogue, fut donc délégué en Europe à cet effet. Il y passa plus d'un an, s'attardant surtout en France et en Angleterre. Rentré au Canada, il publia, sous la direction de l'archiviste Brymner, le premier compte rendu — ou *rapport* — des Archives nationales d'Ottawa. Le précédent était créé, et l'usage persiste encore de maintenir à Paris au moins un archiviste canadien. Le premier titulaire du poste fut, de 1883 à 1887, le littérateur Joseph Marmette.¹⁰

⁷ En 1911, l'archiviste J.-Edmond Roy publia pour le compte du gouvernement canadien *Les Archives de France relatives à l'histoire du Canada* (Ottawa, grand in-8, 1094 pp.) On trouve dans ce gros volume la liste détaillée des fonds français inventoriés jusqu'à date par les archivistes canadiens.

⁸ Etienne-Michel Faillon (1799-1870). Il visita le pays en 1849, puis en 1854, et y séjourna de 1858 à 1862. C'est pendant ces quatre années qu'il fit faire des copies de manuscrits canadiens.

⁹ [E.-M. Faillon], *Histoire de la Colonie française en Canada* (3 vol., Villemarie, 1855-56).

¹⁰ L'archiviste canadien à Paris est depuis de longues années M. Robert LaRocque de Roquebrune. Avec ses collègues, il publia de 1925 à 1932 *Nova Francia*, précieux recueil de documents historiques.

Les plus importants travaux des années qui suivirent la guerre franco-prussienne sont sans conteste ceux de Pierre Margry.¹¹ Employé, vers 1839, par le gouvernement des États-Unis à colliger des documents relatifs à la période coloniale, Margry prit un goût singulier à ce travail et recueillit pour son compte personnel des dossiers considérables que, paraît-il, il gardait jalousement sans vouloir les communiquer à qui que ce fût.¹² Grâce à l'intervention de Francis Parkman, devenu son ami, le Congrès américain s'engagea à souscrire 500 exemplaires, à 20 dollars chacun, de la collection projetée par Margry. C'est ce qui nous a valu la publication, échelonnée sur dix ans, de 1876 à 1886, des six forts volumes intitulés : *Découvertes et établissements des Français dans l'ouest et dans le sud de l'Amérique septentrionale (1614-1754)*. Il n'est pas sans intérêt de rappeler que le premier opuscule historique de Margry est une monographie des Rouer de Villeray, famille dignement représentée en Nouvelle-France.¹³

C'est en 1872 que Henry Harrisse donnera ses *Notes pour servir à l'histoire, à la bibliographie et à la cartographie de la Nouvelle-France*, ouvrage imprimé à Leipzig sur beau papier, et qui apportait une mine de renseignements neufs. Très louée à l'époque, l'érudition de Harrisse paraît aujourd'hui moins sûre. Dès 1885, Gabriel Marcel, bibliothécaire à la Bibliothèque nationale¹⁴, croyant devoir compléter Harrisse — et le rectifier même sur quelques points — fit paraître sa *Cartographie de la Nouvelle-France*, qu'il osa appeler un "supplément à l'ouvrage de M. Harrisse". En dépit des précautions oratoires prises par Marcel dans sa préface, l'irascible Harrisse ne lui pardonna pas cette intrusion dans un domaine où il se croyait roi et maître.¹⁵

¹¹ L'existence de Pierre Margry (1818-1894) fut presque totalement consacrée à des travaux d'archives. Il devint à la fin de sa vie conservateur adjoint des Archives nationales.

¹² D'après J. Spencer Bassett, *Letters of Francis Parkman to P. Margry*.

¹³ Ce petit ouvrage avait pour titre : *Familles de la France coloniale*.

¹⁴ Gabriel Marcel (1843-1909).

¹⁵ Henri Harrisse (1830-1910), personnage curieux, probablement d'origine juive. Né à Paris, il partit jeune pour les États-Unis et y devint citoyen américain. En dépit d'une culture générale médiocre, il s'avéra

Quoi qu'il en soit, les travaux de Harrisse et de Marcel, joints aux documents publiés par Margry, constituent le fonds principal où vont puiser désormais érudits et vulgarisateurs du siècle. Marcel, au cours de sa carrière, poursuivra ses recherches en ce sens. C'est à lui que l'on devra, en 1892, la belle exposition du quatrième centenaire de Christophe Colomb et le *Catalogue* qui lui sert de guide.¹⁶

Puisque nous avons prononcé le mot de "vulgarisateurs", signalons, parmi les livres "honnêtes" destinés au grand public: *Les Français en Amérique; le Canada*, par Adalbert Froust de Fontpertuis, mû et inspiré par la lecture de l'*Histoire* de Bancroft, ainsi que la *Petite histoire du Canada illustrée*, dédiée par le vicomte de Lastic-Saint-Jal à son petit-fils.

Alors que ces modestes auteurs, tout comme les plus grands, ne peuvent écrire du Canada sans déplorer la perte de cette ancienne colonie, une voix discordante perce soudain les brumes de Terre-Neuve: celle du comte de Gobineau qui, voyageant en 1861 dans ces parages, n'hésite pas à écrire, tout en condamnant l'incurie de Louis XV et le dédain de Voltaire: "Le Canada avait coûté à la France beaucoup de peines et d'argent, — plus assurément qu'il n'aurait jamais pu lui rapporter [...] Une saine politique eût dû [...] empêcher le gouvernement français de s'occuper d'une contrée où il n'avait, en réalité, rien à faire."¹⁷

Il faudra attendre encore longtemps avant de rencontrer un vrai roman "canadien" écrit par un Français. On sait que la *Canadienne* de Vadé était une sauvagesse, et ce sont des Indiens et des Indiennes qui font les frais de presque tous les récits ayant au XIX^e siècle le Canada pour théâtre. Cependant,

critique sagace, écrivain habile, parfois mordant. On dit que physiquement il rappelait le Stendhal immortalisé par le profil de David d'Angers (cf. H. Cordier, *Henry Harrisse*, monographie). On jugera de sa manière par le détail suivant: l'exergue de ses *Notes* consiste en une dépêche *chiffrée* de Frontenac qu'il ne se donne pas la peine de décoder! L'ouvrage est dédié à George Sand.

¹⁶ *Quatrième Centenaire de la Découverte ... Catalogue des documents géographiques exposés ...* (Paris, Maisonneuve, 1892), in-8, 7-79 p.

¹⁷ Comte de Gobineau, *Voyage à Terre-Neuve ...*, 111-112.

Théodore Pavie, qui les a vus chez eux, mettra en scène des bûcherons et des "voyageurs" ou conducteurs de canots d'écorce.¹⁸ Dans les romans échevelés, aux titres tapageurs¹⁹ d'Henri-Émile Chevalier²⁰ les descendants d'Européens n'ont rien de spécifiquement canadien, quoique la prairie et la forêt canadiennes servent de décor à une intrigue qui rappelle souvent Fenimore Cooper, parfois Alexandre Dumas, avec une moindre dose de talent et une forme étrangère à la littérature.

Quant à la jeunesse, les auteurs français se sont peu préoccupés d'elle jusqu'ici; mais, après n'avoir guère connu que de froides traductions de Cooper, elle va bientôt saluer son romancier de prédilection: Jules Verne, vers 1865, publie les premiers de ses *Voyages extraordinaires*, demeurés justement fameux. Bien plus tard, Verne visitera le Canada, et il y situera l'action d'un de ses récits d'aventures. De son côté, Lucien Biart, bien oublié aujourd'hui, commence la série de ses *Voyages involontaires*. Un de ces ouvrages, intitulé *À travers l'Amérique; nouvelles et récits*, renferme deux chapitres intéressants sur les Canadiens français.

Revenons à nos témoins. Parmi ceux-ci, nous rencontrerons désormais des jeunes gens, fils de famille envoyés par leurs parents pour faire ce que les Anglo-Saxons appellent si bien leur "maiden trip" ou voyage d'essai, comme on reçoit de nos jours le baptême de l'air. Le Canada n'est donc plus, aux yeux de la bourgeoisie française, le désert, la solitude peuplée seulement de sauvages avides de scalps, où l'on risque la perte de sa bourse, sinon de sa vie.

¹⁸ Voir, par exemple "Toby le Lumberer, scènes de la vie canadienne", dans *Revue D.M.*, (15 janv. 1865): 499-531.

¹⁹ Entre autres: *Trente-neuf hommes pour une femme* (1862), et surtout *L'Enfer et le Paradis de l'autre Monde* (1866).

²⁰ H.-E. Chevalier (1828-1879) débuta dans la presse libérale, fut exilé au Coup d'Etat, passa en Amérique, publia de nombreux feuillets dans le *Courrier des États-Unis*, fut quelque temps bibliothécaire de l'Institut canadien, à Montréal. Rentré en France (1860), il fut élu conseiller municipal de Paris après 1870. Décédé en 1879, il fut enterré civilement.

De ces globe-trotters improvisés, il ne faut attendre ni des réflexions bien profondes, ni même des vues originales. Il suffit que leur carnet de route respire "l'entrain et la jeunesse": la remarque est du comte de Basterot relisant en 1896 le *Journal* d'un voyage qu'il fit *De Québec à Lima*, en 1858 et 1859, alors qu'il avait 22 ans. De même âge, Gaétan Désaché, parti en 1876 de Tours, se rendra à Philadelphie pour l'Exposition, et passera plusieurs mois, dont un hiver entier, dans le Haut et le Bas-Canada. Des lettres écrites à sa famille, il tirera au retour une plaquette pleine de fraîcheur et de naïve admiration pour le pays.²¹

La randonnée la plus pittoresque dont nous ayons à parler ici, — riche, d'ailleurs, en impressions variées — est sans doute celle du prince Napoléon, en 1861. Ce voyage ne revêt aucun caractère officiel, et il est de bien courte durée: huit jours à peine. Ce qui en constitue l'intérêt, c'est à la fois la personnalité peu commune de cette Altesse impériale, la présence à ses côtés de Maurice Sand comme secrétaire bénévole, et, enfin, les deux relations, d'un tour si différent, que l'un et l'autre nous en a laissées. Peu s'en faut même que nous n'ayons un troisième récit parallèle: Ferri Pisani, aide-de-camp du Prince, dut à une subite indisposition de ne pouvoir passer avec son maître des États-Unis au Canada.²²

En 1861, le fils de l'ex-roi Jérôme était dans la force de l'âge: trente-neuf ans, haute taille qui tendait à se voûter et, surtout, masque napoléonien d'une ressemblance frappante, — sa meilleure recommandation auprès des partisans du régime, son titre principal à la curiosité publique. On sait que le Prince — *Plon-Plon* pour l'Impératrice et Mérimée qui ne l'aimaient pas — avait pris l'habitude de courir les mers sur ses yachts de plaisance, et le dernier à y mettre obstacle était naturellement l'Empereur, qui redoutait les incursions de son cousin dans la politique impériale.

²¹ G. Désaché, *Souvenirs de mon Voyage...* (Paris, 1877).

²² Lieut.-col. Ferri Pisani, *Lettres sur les États-Unis* (Paris, Hachette, 1862), in-12, 455 p.

Cette fois, le yacht *le Jérôme-Napoléon* avait appareillé à Marseille le 4 juin. La princesse Clotilde accompagnait son mari, avec la duchesse d'Abrantès comme dame d'honneur. Sans se presser, on fit escale dans divers ports africains de la Méditerranée. Le yacht avait jeté l'ancre devant Alger, lorsque, le 30 juin, le Prince y rencontra une vieille connaissance : Maurice Sand, fils de la célèbre femme de lettres, dont notre Altesse admirait et partageait souvent les doctrines sociales. Sur un ton mi-plaisant mi-sérieux, Maurice fut invité à être du voyage. Il ne se fit pas prier . . . D'abord, on ne devait pas dépasser Lisbonne, puis on décida de cingler vers l'Amérique, le Prince désirant étudier sur place le conflit Nord-Sud. En bon fils, Maurice avisera sa mère des nouvelles dispositions. Celle-ci se résignera à la séparation, quoique, avoue-t-elle, "le cœur crie tout bas".²³

Maurice Sand aura ses trente-huit ans au cours de la traversée. Ce n'est donc plus un jeune homme, et, pourtant, il n'a guère quitté jusque-là — ne disons pas les jupes de sa mère, mais l'orbite où se meut cette maîtresse femme qui gardera toujours sur lui une singulière emprise. Il a pour elle une admiration sans bornes qu'elle lui rend en confiante affection.²⁴ Boute-en-train de ce foyer bien spécial dont sa sœur Solange s'est faite le mauvais génie, Maurice a monté et animé à Nohant un théâtre de marionnettes. Plus tard, assisté de quelques voisins, il représente des sketches où il est à la fois l'auteur, le metteur en scène, le machiniste et le grand premier rôle. De plus, son amour de la nature le porte à étudier la botanique et l'entomologie. En 1859, il a publié un ouvrage remarqué sur la *Commedia dell'arte* : *Masques et Bouffons*, deux volumes illustrés en couleurs par lui-même. Ce qui ne l'empêche pas d'exposer des tableaux, de faire paraître divers romans, ainsi qu'une étude sur les papillons.

²³ G. Sand, *Correspondance*, IV : 269.

²⁴ M. Maurice Toesca a su fort bien montrer la prédilection de George Sand pour son fils, dans son livre intitulé *Le plus grand amour de George Sand* (Paris, Rieder, 1933), ainsi que dans un article de la revue *Hommes et Mondes* (juil. 1946) : 166-176.

De sa mère il a hérité un beau talent d'écrivain. Sa plume est alerte, évocatrice. Si elle est moins sûre, elle est moins prolixe aussi que celle de George. Et, cependant, un touche-à-tout si bien doué ne parviendra à se distinguer dans aucun genre. Il survivra treize ans à la bonne Dame de Nohant, préparant une édition de la Correspondance maternelle, et s'éteindra obscurément en 1889.

Antérieurement, on ne connaissait du voyage du Prince au Canada qu'une seule relation: celle de Maurice Sand, parue en 1862 dans la *Revue des Deux Mondes* et, l'année suivante, en librairie sous le titre accrochant de *Six mille lieues à toute vapeur*.²⁵

Dans la préface qu'elle y a mise, George Sand souligne ce qu'avait d'imprévu et de spontané le récit de son fils, composé des lettres qu'elle reçut de Maurice. On y remarque, en effet, "une manière de dire pleine de jeunesse et d'abandon, [...] une absence de toute prétention comme de toute contrainte", et Maurice n'exagère pas quand il affirme avoir été avant tout "une paire d'yeux et une paire d'oreilles". Mais il a une façon à lui d'interpréter ce qu'il a vu et entendu. Il sait être tour à tour truculent et ironique, sentimental et émouvant. Avec lui, bien entendu, la nature ne perd jamais ses droits: "Un peu plus, s'écrie-t-il, j'adorerais les arbres comme les peuples primitifs!"²⁶

Quel contraste, entre ces pages empreintes de poésie et les notes brèves, prises au jour le jour par le prince Napoléon! Elles dormaient dans les archives de Prangins, et c'est Ernest d'Hauterive qui les en a tirées pour les offrir aux lecteurs de la *Revue de Paris*, en 1933²⁷. Dans ces appréciations d'une forme un peu sèche, mais pleines de sens, on retrouve Plon-Plon tout entier, avec ses préjugés, son réalisme précis, ses mots à l'emporte-pièce, de même que ses généreux plans politiques et sociaux, dont l'exécution eût été rendue pour le moins difficile par le caractère de leur auteur.

²⁵ M. Sand, *Six mille lieues*... (Paris, Calmann-Lévy, 1863).

²⁶ M. Sand, *Six mille lieues*...: 3: 196.

²⁷ E. d'Hauterive, *Voyage du prince Napoléon*... *R. de Paris*, 15 sept. & 1^{er} oct. 1933.

Pendant que Maurice chasse les papillons ou range dans son herbier sauges et millefeuilles, lui s'en va, crayon au poing, visiter usines, entrepôts et chantiers. Il monte aux observatoires, descend dans les puits de mines, fait fonctionner devant lui les écluses, toujours s'enquérant (ce que lui facilite la connaissance de l'anglais), voulant des chiffres et inscrivant parfois en marge : "Faire la même chose chez moi", "en parler à l'Empereur", etc. Rien ne lui échappe, pas même l'ingénieux "graissage des essieux [de wagons] par du coton huilé" !

La mer fut clémente au *Jérôme-Napoléon*. Après trois jours de relâche aux Açores, on mit le cap le 13 juillet sur Saint-Pierre-et-Miquelon, où l'on arriva le 19. Puis on touche à Halifax, et, le 27, on est dans le port de New-York.

Par faveur spéciale, le Prince est bientôt admis à inspecter successivement les camps ennemis des Nordistes et des Sudistes. Il est reçu à Washington par le président Lincoln et s'entretient avec la plupart des hommes marquants du pays. Puis, c'est une brillante tournée de ville en ville jusqu'au Niagara, où la Princesse doit retrouver son mari pour quelques jours. Le 10 septembre, on se sépare : Clotilde, pour qui on redoute de trop grandes fatigues, retourne à New-York avec sa suite. Souffrant, Ferri Pisani l'accompagne, tandis que le Prince va pousser jusqu'à Montréal et Québec avec M. Mercier, ambassadeur de France à Washington, le commandant Bonfils, le colonel Ragon et, naturellement, l'ami Maurice.

Cette excursion au Canada suivra l'itinéraire classique et déjà connu : lac Ontario, descente du Saint-Laurent et "saut" des rapides, Montréal et Québec, avec visite de la réserve indienne de Lorette.

Tout, dans la vie américaine, était loin d'enchanter nos voyageurs. Ils y avaient plus d'une fois repéré le *bluff* et le *humbug*. Entre autres choses, la promiscuité des grands navires fluviaux leur avait déplu. Bien différente sera l'impression, en montant à Ogdensburg sur le *Welland*, bâtiment canadien : "Je me retrouve presque en France, affirme Plon-Plon. Tout le

monde est canadien à bord, parle français et est rempli des plus fines attentions. Drapeaux français, cuisine excellente." Le bateau arrive à Lachine avec quelque retard. Dans cette petite ville, à quinze kilomètres de Montréal, on est déjà salué par une délégation qui se compose de vingt notables montréalais, venus au-devant du Prince. Un vin d'honneur est offert à S.A.I., très émue. "Conduits par MM. Loranger et Renaud, tous leurs noms sont français: ils parlent notre langue et expriment une vive sympathie et des sentiments qui me font battre le cœur!" À la gare de Montréal, foule immense, ovations: "Vive la France! vive Napoléon! vive le Prince!" Dans l'équipage du maire Rodier, qui lui a lu une adresse de bienvenue, Napoléon est conduit à l'hôtel Donogana.

Le lendemain, en voitures découvertes, on fait l'excursion traditionnelle au mont Royal, et une grande parade militaire a lieu au Champ-de-Mars en présence du Prince, qui arrive dans l'équipage du général William Fenwick Williams, commandant en chef des troupes de l'Amérique britannique du Nord. C'est un vieil officier de Crimée que Plon-Plon est content de retrouver et qu'il qualifie de "fort aimable et distingué". De toutes parts éclatent des acclamations... Le Prince s'intéresse visiblement aux nouveaux canons, marque Armstrong, qu'on le laisse "examiner en détail et sans nul mystère".

Les journaux, à Montréal comme à Québec, s'occupèrent beaucoup du Prince et le couvrirent de fleurs, loin de soupçonner les traits qu'il leur décochait dans son terrible calepin: "La presse périodique, au Bas-Canada, est dans les mains du clergé en majorité; il la dirige dans le sens de notre *Univers*, écrit en français illisible."

Cependant, on ne voit pas que le cousin de l'Empereur ait, à Montréal, rencontré aucun dignitaire ecclésiastique, non plus que personne parmi ces "Messieurs" de Saint-Sulpice, Français pour un bon nombre, et si accueillants d'ordinaire aux envoyés de la mère-patrie. C'est que Plon-Plon s'était beaucoup compromis, en France, par son attitude envers le Saint-Siège, par le

langage violent et sans mesure dont il était coutumier, au Sénat, chaque fois qu'ils s'agissait de défendre l'unité italienne. Et puis, vers la même époque, le Prince, franc-maçon notoire, n'avait-il pas eu avec le prince Murat, grand maître de l'Ordre, une altercation dont les journaux s'étaient emparés?

Par contre, nous verrons notre visiteur accueillir à l'hôtel les membres de l'Institut canadien, ces frondeurs, plus ou moins voltairiens, contre qui l'évêque, M^{sr} Bourget, apprête déjà les foudres qu'il lancera sept ans plus tard. Et Plon-Plon de noter: "Institution à encourager: la plus éclairée du pays, et indépendante du clergé"!

Mais on se dispose déjà à partir pour Québec, et le consul de France, baron Gauldrée-Boilleau, est venu à la rencontre de l'Altesse. Quel sera l'accueil de la vieille Capitale? Chaleureux comme celui de Montréal, et le clergé lui-même ne pourra se tenir tout à fait à l'écart.

Le lendemain de l'arrivée, c'est sir Edmund Head, le conciliant gouverneur de l'Union, qui vient présenter à Napoléon les hommages de la ville. Celui-ci reçoit également l'honorable Georges-Étienne Cartier, alors premier ministre mais pas encore baronnet, M. Cauchon, ministre de la Justice, un colonel d'artillerie qu'il a connu en Crimée, ainsi que nombre d'autres. Il notera donc, sans excès de modestie: "La moitié de la ville vient chez moi ou se fait inscrire." ²⁸

En traversant les anciens champs de bataille, Napoléon remarquera que le monument "Aux braves de 1760", — celui-là même dont les assises avaient été posées par Belvèze, en 1855, — "manque de couronnement. Je veux l'envoyer, décide-t-il: cela fera bon effet ²⁹ . . ." Combien de Québécois savent que, l'année suivante, grâce à Plon-Plon, le Canada se vit offrir par la France cette plantureuse Bellone, style Second Empire, qui domine toujours le paysage?

²⁸ *Voyage du prince Napoléon*, 552, 556, 577, 578, 579, 581.

²⁹ *Voyage du prince* . . . , 581.

Il fallait bien passer par l'Université Laval, établie depuis 1852. Devant le perron, le Prince et sa suite trouvèrent pour les accueillir M^{sr} Baillargeon, coadjuteur de l'Archevêque; l'abbé Taschereau — futur cardinal — alors recteur, M. Cazeau, vicaire général, les professeurs des diverses facultés, ainsi que les élèves du séminaire dans leur uniforme des dimanches... De part et d'autre, on est un peu gêné, et cela se conçoit: pour plusieurs, Plon-Plon sent le roussi, et lui-même, moins à l'aise que d'habitude, fait figure de diable en bénitier; mais la solution élégante consiste à ne rien laisser paraître... "S.A.I. a semblé s'intéresser à tout ce qu'elle voyait et entendait, rapportera le *Courrier du Canada*; elle a fait nombre de questions." Et de conclure: "Le Prince a manifesté son étonnement et son admiration."³⁰ N'est-ce pas trop dire? et que lit-on dans le terrible calepin? "Je visite l'université Laval... Encore une institution en enfance. C'est tout à fait dirigé par le clergé."³¹

Un autre jour, on va à Lorette, et les Hurons se mettent en frais pour des hôtes si distingués. Peine perdue: Napoléon les trouve ridicules et les compare à des masques!... Et les banquets se succèdent: à la villa "Pis-Aller" du Consul, à "Cataragui", résidence du Gouverneur, enfin au mess du 17^e régiment: de ces agapes militaires, Maurice Sand nous a laissé une description colorée, que domine la figure de Georges-Étienne Cartier.

Mais ce beau voyage touchait à sa fin. Le dernier jour, Napoléon et les siens furent reconduits au quai par le Gouverneur "au bruit tonnant de tous les canons de la citadelle". "Nulle part, assure Maurice, nous n'avons été si chaudement reçus. Ce n'était pas de la curiosité comme aux États-Unis, c'était vraiment du patriotisme!"³²

Ils couchèrent cette nuit-là à Montréal, pour se diriger le lendemain sur Albany et New-York. Le *Jérôme-Napoléon* leva l'ancre le 21 septembre, toucha à Boston puis à Terre-Neuve. Le

³⁰ *Courrier du Canada*, Québec 16 sept. 1861.

³¹ *Voyage*... 581.

³² M. Sand, *Six mille lieues*..., 203.

9 octobre, on débarquait au Havre, et George Sand pouvait enfin "biger" à la mode berrichonne son grand fils.

Le titre choisi par Maurice pour son livre exagérait à peine : on avait parcouru 6,000 lieues environ, mais pas toujours à "toute vapeur", heureusement ! Et puis, sérieux, instruits, bien préparés et entourés, nos voyageurs avaient su regarder, chacun sous son angle propre.

La plume de Maurice a rendu supérieurement la grandeur des paysages canadiens, les divers aspects du terroir, les mœurs paisibles de la population. Ne serait-ce que pour le portrait vivant qu'il nous a laissé de Cartier, il mériterait la gratitude et le souvenir des Canadiens.

Mais, tout bien considéré, il est permis de préférer, dans leur concision, dans leur rudesse même, les notes du Prince, jetées au hasard des événements, sans aucune arrière-pensée de publication, par cet homme plus que difficile, observateur au regard si aigu et dont le caractère a été comparé par Prosper Mérimée à une râpe.

Après avoir tant critiqué le clergé, il ne partit pas sans reconnaître qu'il a "le mérite de conserver au Canada ses traditions et la langue française : c'est à lui surtout qu'on en est redevable". Au Canada en général, Napoléon ne craignit pas de promettre un brillant avenir, et même l'autonomie : "Les souvenirs des Canadiens sont bien vifs, dit-il ; ils deviendront *indépendants* : c'est une question de temps qui n'est pas douteuse." ³³

Lorsque, trois ans plus tard, en 1864, Ernest Duvergier de Hauranne ³⁴ visitera le pays, il n'y sera pas encore question d' "indépendance", mais bien de la future Constitution qui doit

³³ *Voyage* . . . , 582, 581.

³⁴ Né à Paris en 1843, E. Duvergier de Hauranne fit de brillantes études, puis se mit à voyager et à écrire, s'avérant un adversaire résolu de l'Empire. Blessé en 1870, il devint l'année suivante député du Cher. Il fut de nouveau envoyé à la Chambre par les électeurs de Sancerre, en 1876, mais il était déjà gravement malade. Il décéda l'année suivante, à 34 ans.

faire du Canada, un peu à la manière des États-Unis, "une fédération de plusieurs provinces". Fils d'un ancien député, destiné à siéger lui-même à la Chambre française, ce jeune républicain, à peine majeur, arrive des États-Unis, où, ainsi qu'il l'a pu voir, les Nordistes sont en train de l'emporter. À Québec, il se trouve logé au même hôtel que les délégués des provinces. Le domestique faisant fonction d'huissier est venu par inadvertance frapper à sa porte pour lui annoncer que la séance allait s'ouvrir! Duvergier brûle d'y assister, car, la Fédération, c'est "l'idée à la mode", sur laquelle, justement, "ces messieurs se sont donné parole de garder le plus grand secret"³⁵.

Mais il devra s'en tenir à des hypothèses, et celles-ci paraissent plutôt sombres: le prince Napoléon se demandait déjà si le Canada pourrait subsister à côté de son puissant voisin; Duvergier croit le *statu quo* impossible, et ne voit en ce pays qu'une "dépendance" des États-Unis, en attendant l'annexion qui, à l'en croire, présenterait "mille avantages". C'est que, pour reprendre la distinction si heureuse d'André Siegfried, on voit Duvergier n'envisager que l'aspect "géographique" du problème, sans tenir compte du facteur "historique". D'ailleurs, comme tant d'autres témoins d'avant 1880, il ne croit pas à la survivance de la race française en Amérique: c'est "une barque échouée sur une plage lointaine et qui résiste longtemps aux vagues; mais la marée monte, et tout à l'heure le nouveau peuple va l'engloutir"³⁶.

En dépit de ses pronostics peu clairvoyants, Duvergier a su bien rendre ce qu'il avait sous les yeux. Il a décrit avec sympathie la spontanéité, la bonhomie toutes latines des Canadiens français, et, en bateau, il nous entraîne avec lui dans la vallée enchantée de l'Outaouais.

D'origine bretonne malgré son nom polonais, Henri Kowalski, pianiste et compositeur, passa dix-huit mois en Amérique du Nord, pendant les années 1869 et 1870. Avec une troupe de

³⁵ E. Duvergier de Hauranne, *Huit mois en Amérique* . . . , I: 374.

³⁶ *Op. cit.*, I: 403, 162.

musiciens, dont faisait partie le violoniste Sarasate, il donna des concerts dans quelques villes du Canada. Il y fut témoin d'abord de l'intérêt que suscitait chez les Canadiens la guerre franco-prussienne; puis, quand survinrent les revers, il sentit quelle part la population prenait aux malheurs de la patrie.

À Québec, il rencontra le folkloriste Ernest Gagnon et s'entretint avec lui des vieilles chansons canadiennes. Fort jeune lors de son premier voyage, Kowalski devait revenir au pays en 1908 et donner un récital au pensionnat de Villa-Maria. Au cours de la première guerre mondiale, il se disposait, paraît-il, à repasser en Amérique pour y monter, au bénéfice de la Croix-Rouge, ses opéras ainsi que d'autres œuvres, lorsqu'il fut surpris par la mort à Bordeaux, pendant l'hiver 1916-1917.³⁷

On trouvera encore des échos de la malheureuse guerre de 1870-71 dans les pages vivantes que nous a léguées l'abbé Cyprien Polydore. Ce très original curé périgourdin avait vu son église, Saint-Martin de Périgueux, détruite en 1871 par un incendie. Sans hésiter, il prit le bâton de pèlerin et parcourut plusieurs pays d'Europe, puis les États-Unis et le Canada, dans le but de recueillir des fonds. Tant de peine ne fut pas perdue, puisque, quand il décéda, en 1897, on achevait le dernier clocher de Saint-Martin, demeurée la plus belle église des quartiers modernes.

Ses récits de voyages, que Polydore vendit aux mêmes fins charitables, abondent en péripéties de tous genres. La moins frappante n'est pas la façon dont le pauvre abbé se vit soulagé d'une forte somme par un tire-laine américain. Plus pittoresques que littéraires, ces écrits nous intéressent parce que l'auteur fut, autant que nous sachions, le premier curé français du XIX^e siècle à observer et à décrire les Canadiens, et qu'il juge généralement les choses du point de vue moral. Grâce à lui, on se rend compte, par exemple, des ravages que l'abus de l'alcool causait,

³⁷ Henri Kowalski, *A travers l'Amérique...* (Paris, 1909). Quelques notes biographiques sur cet artiste nous ont été aimablement fournies par un parent, le R. P. Kowalski, s.j.

vers cette année 1874, dans les milieux ouvriers. On apprend aussi que les Communards français, constitués en "club" à Montréal, avaient été dispersés par la police. L'un d'eux avoua à Polydore qu'il était son "pays": avec d'autres, en 1870, il avait pris d'assaut le séminaire de Périgueux. Heureusement, le bon curé put aussi rencontrer, en Amérique, des Périgourdins moins compromettants. Il nomme un Mussidan, un Saint-Astier...

On se demandera peut-être comment notre quémendeur fut accueilli du clergé local. L'évêque de Montréal, M^{sr} Bourget, nous dit-il, le reçut avec beaucoup de charité et lui donna carte blanche. Comme l'abbé avait fait passer une note dans le *True Witness*, organe des Irlandais, les dons affluèrent de leur part, et Polydore vient bien près de les considérer comme "l'un des premiers peuples du monde"! Et à Québec? Laissons la parole à l'intéressé: "Grand, sec, froid, M^{sr} Taschereau [l'archevêque] me défendit expressément de quêter dans son diocèse, sous peine d'interdit, — rien que cela ³⁸!"

Un autre prêtre venu de France, l'abbé Macquet, fut à même de mieux étudier le peuple canadien, puisqu'il exerça chez celui-ci son ministère, de 1871 à 1875; mais les impressions de cet ecclésiastique ne nous sont parvenues que sous la forme estompée de souvenirs publiés vingt ans après coup. Né à Saint-Riquier, en Poitou, Jules-Florent-Marie Macquet était parti au lendemain de son ordination, en 1863, pour la Réunion. Bien que sa santé souffrît du climat, il y resta plus de six ans. Il était rentré chez lui depuis peu lorsque éclata la guerre franco-prussienne. Redoutant la Commune et, sans doute, avide de nouvelles aventures, il obtint d'aller au Canada. Débarqué à Boston, il fit un voyage assez mouvementé, par terre et par eau, depuis cette ville jusqu'au lac Champlain, à Saint-Jean et à Montréal. Il aboutit finalement à Québec, où l'Archevêque, voyant qu'il venait pour travailler et non pour quêter, lui fit meilleur accueil qu'à Polydore. Il l'envoya pour trois ans, comme vicaire auxiliaire à la paroisse

³⁸ Abbé C. Polydore, *Voyages en France et en Amérique...* (Périgueux, 1884), *passim*.

de Yamachiche, puis à la petite ville de Nicolet pour une quatrième année.

Notre Français ne pouvait se trouver en milieu plus authentiquement canadien. Ainsi qu'il le proclame, de façon quelque peu emphatique³⁹, il apprécia grandement le caractère des habitants très "vieille France", leur piété simple et spontanée, le respect dont ils entouraient les "messieurs prêtres". Revenu dans son diocèse d'Arras, l'abbé Macquet devint missionnaire apostolique, publia des volumes de sermons, fut créé chanoine. Comme il a soin de nous en instruire, il n'était pas rentré les mains vides : d'un Indien Sioux, il avait acheté à Halifax "une espèce de tiare perlée" dont il fit cadeau à M^{gr} de Salinis, ainsi qu'une paire de souples mocassins qu'il porta de longues années, en souvenir de son séjour en Nouvelle-France !

Il est vrai que la province de Québec avait eu, dès 1862, la visite d'un autre ecclésiastique de France, le père Émile Petitot, oblat de Marie-Immaculée ; mais celui-ci ne faisait que traverser le pays pour se rendre dans le "Grand Nord"⁴⁰. Il évangélisa le Mackenzie, fonda la mission du lac aux Ours, franchit à pied les Rocheuses... Après vingt ans de courses apostoliques, il rentra dans son pays et devint curé de Mareuil-lès-Meaux, où il décéda en 1917.

Dans son presbytère, où il revivait en pensée cette existence aventureuse, il travailla à des ouvrages estimés sur les mœurs et les dialectes des Indiens et des Esquimaux. Un de ses livres, intitulé *En route pour la mer Glaciale*⁴¹, nous vaut des réminiscences de son premier voyage et quelques notes sur les Canadiens français.

"Très curieux, comme le rappelle un de ses biographes, le père Petitot n'écoute pas seulement avec patience, il provoque

³⁹ Abbé Macquet, *Londres, le Canada, etc., Souvenirs de voyage* (Tours, Cattier, 1893), in-8, ill., 254 p.

⁴⁰ Le P. Petitot était né à Grancey-le-Château (Côte-d'Or) en 1838. C'est par erreur que l'*Encyclopedia of Canada* (Toronto, 1935) le fait naître à Marseille, où il fit cependant ses études.

⁴¹ E. Petitot, o.m.i., *En route...* (Paris, 1888).

les bavardages de ses hôtes ⁴².” Ajoutons qu’il n’a pas non plus la langue dans sa poche, et que sa plume court souvent à bride abattue. S’il est vrai, comme on le prétend, qu’il rêva toujours de retourner dans ses chères missions, il n’est pas sûr qu’on l’eût accueilli outre-Atlantique à bras ouverts : son amour des sauvages le portait à voir du sang indien partout, et certains propos de lui sur le “métissage” quasi-général des Canadiens et sur leur caractère “intolérant”, lui eussent probablement attiré, après force critiques, au moins quelques ennuis. En étudiant, à l’aide de témoignages français, les origines de la nation canadienne, nous dirons ce que valent les opinions de ce malin Bourguignon.

Un grand seigneur passionné de vastes espaces et de chasse au caribou : tel nous apparaît Gabriel-Louis, comte de Turenne d’Aynac, qui séjourna au Canada pendant plusieurs mois, dont ceux de l’hiver 1875-76 ⁴³. Ses goûts le portaient plutôt vers la campagne et les solitudes de l’Ouest. Cependant, lord Dufferin, gouverneur général, sut le retenir quelque temps à sa résidence d’Ottawa. Le comte de Turenne y rencontra les représentants, français comme anglais, de la haute société canadienne et, avec eux, sacrifia volontiers à la mode naissante des sports d’hiver.

Ce n’est pas seulement de Paris qu’affluent les amateurs que la presse commence à nommer “touristes” : les provinces françaises fournissent leur contingent et, dès qu’il s’agit de visiter le Canada, il est tout naturel que les Normands donnent l’exemple. Nous verrons ainsi Bernard Quesnel, né il y a trente ans d’une vieille famille d’armateurs havrais, s’embarquer en 1872 pour un voyage autour du monde qui lui permettra de saluer au passage ses cousins d’outre-mer — les Quesnel du Canada — et nous vaudra quelques impressions publiées à titre posthume ⁴⁴.

⁴² Gabriel Gravier, *L’abbé Petitot chez les Esquimaux* (Rouen, 1888), 31.

⁴³ Comte Louis de Turenne, *Quatorze mois dans l’Amérique du Nord* (Paris, 1879).

⁴⁴ E. Quesnel, *Souvenirs de voyage* (Rouen, 1877).

Mais nous lirons avec plus de plaisir encore la *Promenade au Canada et aux États-Unis* d'un jeune avocat de Caen, Christophe Allard, qui, sitôt passé sa thèse, s'en fut en Amérique du Nord pour l'été de 1876. Il y a dans son livre, comme on l'a fait remarquer, "des notes prises avec discernement, écrites avec humour ⁴⁵". Nommé juge suppléant à Yvetot, puis substitut à Bernay, avant d'être inscrit au barreau de Rouen, M^e Allard s'intéressera toute sa vie aux questions d'histoire canadienne. Lorsqu'il deviendra membre de l'Académie rouennaise des sciences, belles-lettres et arts en 1886, son discours de réception portera sur *la Conquête et la perte de la Nouvelle-France*. Il entretiendra une correspondance suivie avec des érudits du Canada, et, en 1902, une polémique s'élèvera entre lui et quelques-uns d'entre eux au sujet de la sépulture du poète Octave Crémazie au Havre ⁴⁶.

Le plus authentique de ces touristes est peut-être Edmond Cotteau, précurseur, dès 1876, de nos routiers et de nos amateurs de camping : parti de Liverpool, "n'ayant pour tout bagage qu'un sac de toile avec une couverture roulée par-dessus, le tout pouvant se porter facilement sur le dos, à l'aide de bretelles", et surtout "désireux de voir et de bien voir" ⁴⁷, il devait parcourir les deux Amériques en moins de deux ans. C'est dire que ses appréciations se ressentent d'une telle rapidité, quoique le cadre du voyage s'avère "fort bien tracé" et que ce globe-trotter sache, à l'occasion, brosser quelques scènes vivantes, ainsi que "des tableaux très pittoresques" ⁴⁸.

Les agents diplomatiques ou consulaires ne sont pas dans l'habitude d'écrire ou de parler en public des pays auprès desquels ils sont accrédités. S'ils viennent à le faire, ce n'est qu'après coup, lorsque, mis à la retraite, ils rédigent leurs mémoires.

⁴⁵ G. de Beaurepaire, *Notice sur C. Allard* (Rouen, 1913), 6.

⁴⁶ Ce fidèle ami du Canada décéda en 1912.

⁴⁷ E. Cotteau, *Promenade dans les deux Amériques...* (Paris, 1880), 10, 1.

⁴⁸ D'après *Polybiblion*, XXIX (1880) : 431.

Un consul général de France au Canada, Albert Lefaiivre ⁴⁹, dérogea toutefois à la coutume et publia dans le *Correspondant* de Paris, en 1877, la *France canadienne*, empruntant pour la circonstance, il est vrai, le pseudonyme de "J. Guérard". Mais l'intérêt que portait au Canada ce représentant de la France datait déjà de quelques années: n'avait-il pas, en 1874, étant consul à Riga, donné sur le même sujet deux conférences devant la Société des sciences morales, à Versailles, où, d'ailleurs, on devait de nouveau, en 1877, l'entendre parler de la littérature canadienne ⁵⁰?

Observateur exact autant que fin lettré, Lefaiivre, qui avait débuté dans la carrière en Allemagne, publia aussi à Québec, en 1878, un volume de *Réminiscences*, qu'il signa cette fois "Grüne-wald". Pendant deux hivers, ceux de 1880 et 1881, il voulut bien faire à l'université Laval des cours de littérature allemande, préluant ainsi à la tradition qui allait s'établir, vers la fin du siècle, de recevoir dans les facultés canadiennes des professeurs venus de France.

Solides et bien documentées, ses études sur le Canada ne purent que contribuer à faire mieux connaître ce pays, qu'il avait déjà visité en 1872 ou 1873, étant agent consulaire à Charleston. Personne avant lui n'avait su, semble-t-il, exposer en détail le problème de ces deux *races* — comme on disait alors — vivant côte à côte sans se compénétrer. Catholique et homme de la droite, Lefaiivre loua naturellement les Canadiens français de rester attachés à la foi et aux traditions de leurs pères. Très écouté, il fit réciproquement beaucoup pour le prestige de la France au Canada.

Promu en 1881 au consulat général de New-York, puis à divers autres postes, il demeura toujours attaché aux Canadiens. En 1897, à un dîner organisé à Paris par Louis Herbette, conseil-

⁴⁹ Né en 1830, consul général de France à Québec de 1875 à 1881.

⁵⁰ A[lbert] Lefaiivre, *Conférence sur le Canada français*, 1874. *Conférence sur la littérature canadienne*, 1877.

ler d'État, on l'entendra évoquer des souvenirs de son séjour à Québec ⁵¹.

Le cas du baron Gauldrée-Boilleau, promis à un sort tragique, est tout à fait exceptionnel. On sait qu'il fut le premier titulaire du consulat de France, créé à Québec en 1859, et que Maurice Sand sut apprécier ses brillantes qualités ⁵². De son côté, le prince Napoléon, après avoir rappelé qu'il avait épousé la sœur du fameux général Fremont, ajoute: "C'est un ancien ingénieur des mines, sorti second de l'École polytechnique, homme d'une grande instruction générale et spéciale, agent tout à fait remarquable" . . . Cependant, Plon-Plon, de son regard d'aigle, observe que cet homme "ne laisse pas bien deviner ses opinions ni son caractère ⁵³".

En 1862, il fut promu consul général à Québec, puis transféré l'année suivante à New-York. Par la suite, Gauldrée-Boilleau fut malheureusement impliqué avec son beau-frère dans une affaire de bons hypothécaires qui le mena en correctionnelle ⁵⁴. Il fut condamné en 1873 à trois ans de prison. On perd alors sa trace, mais il était certainement mort en 1902 ⁵⁵.

Profita-t-il de sa détention pour mettre en ordre des notes prises au cours de ses fonctions à Québec? Toujours est-il qu'il devait publier un peu plus tard, dans une des revues de l'école de LePlay, une étude fort bien documentée sur la vie rurale au Canada français ⁵⁶.

Le spectacle de la guerre de Sécession avait attiré en Amérique non seulement Duvergier de Hauranne, le prince Napoléon, ainsi que d'autres amateurs moins connus, mais encore une foule

⁵¹ Sur ce représentant de la France, on pourra lire: Francis-J. Audet, article sur Lefavre, dans *Cahier des Dix*, n° 4 (Montréal, 1939).

⁵² Cf. *supra*, *Revue*, XVIII: 530.

⁵³ E. d'Hauterive, *Voyage du prince . . .*, 579.

⁵⁴ Il s'agit de l'affaire des chemins de fer de Memphis & El Paso, mis en faillite en 1870.

⁵⁵ D'après Ae. Fauteux, *Courrier* du journal *La Patrie*, 5 juillet 1936.

⁵⁶ La référence exacte sera fournie ultérieurement, quand les présents articles paraîtront en volume.

de journalistes français en quête de copie. Désormais, nous verrons la presse parisienne représentée outre-Atlantique pour tout événement d'importance, et notamment pour ces Expositions qui vont se succéder jusqu'à la première grande Guerre. Et ces reporters retour de Philadelphie en 1876, de Chicago en 1893, de Saint-Louis en 1904, pousseront souvent une pointe jusqu'au Canada.

D'Henri de Lamothe, qui passa cinq mois au Canada, en 1873, Edme Rameau pourra dire qu'il est "un de ces hardis reporters que nos grands journaux envoient à travers le monde ⁵⁷". Après s'être, comme Rameau lui-même, intéressé à l'Algérie, ce voyageur, sur le compte de qui nous manquons de données biographiques, fut chargé par le gouvernement canadien d'une mission d'inspection dans les territoires du Nord-Ouest et particulièrement à la Rivière Rouge. Mais le gros livre qu'il en rapporta ⁵⁸ n'a pas trait uniquement aux Métis: Lamothe vécut assez longtemps au milieu de la population du Québec pour s'en faire une juste idée.

À l'instar de Marmier, il a voulu regarder de près toutes les catégories de gens, les grands comme les petits, les campagnards comme les personnages officiels pour qui il avait des recommandations. "D'une parfaite indépendance d'esprit dans ses appréciations", il a su, au besoin, oublier ses opinions de "libre-penseur très radical" pour juger les Canadiens "en bon patriote et en homme sage ⁵⁹".

Cependant, parmi tous ces correspondants de presse, nous accorderions plutôt la palme à Gustave de Molinari. Bien que né en Belgique, cet économiste distingué trouvera ici sa place parmi nos voyageurs. Son père était d'ailleurs français et médecin dans les armées de l'Empire. Gustave se fixa à Paris dès 1843 et collabora à diverses feuilles libérales. Il devint en

⁵⁷ Article dans *Polybiblion*, XXIX (1880): 34.

⁵⁸ H. de Lamothe, *Cinq mois chez les Français d'Amérique* (Paris, 1879).

⁵⁹ E. Rameau, dans *Polybiblion*, XXIX (1880): 34.

1874 membre de l'Institut et mourut en 1912 dans son pays natal, âgé de 83 ans, mais il repose au Père-Lachaise. Partisan de la Libre concurrence et "adversaire de tout ce qui est privilège ou monopole d'État", il semble que Molinari souffrit en ses dernières années de voir de telles théories peu prisées de maints gouvernements.

Sa carrière en France avait subi deux éclipses : d'abord à l'avènement du Second empire, puis en 1873, quand, refusant de défendre l'Ordre moral qui ne pouvait se concilier avec ses propres projets de "République tempérée", il quitta ses fonctions de rédacteur en chef des *Débats*.

Il se mit alors à voyager et, pour chacun des séjours qu'il fit au Canada en 1876, 1880 et 1885, nous avons une série de lettres adressées par lui à ce même journal⁶⁰. La première traversée, qui avait pour but principal Philadelphie et son exposition, nous apporte déjà des vues claires sur la situation politique du Canada, l'influence du clergé, la vie rurale. En 1880, il allait avant tout fonder à Montréal, avec quelques autres, ce Crédit Foncier franco-canadien qui existe toujours et dont nous aurons à reparler. Enfin, le voyage de 1885, qu'il poussa jusqu'aux montagnes Rocheuses, abonde en considérations plus mûries sur les ressources et l'avenir du Dominion.

L'un des derniers ouvrages de G. de Molinari a pour titre *Science et Religion*⁶¹. L'écrivain, en effet, accorda toujours une large place au facteur religieux dans sa conception d'une société idéale. Sur ce point encore Molinari, par l'acuité de son sens pratique, par ses préoccupations d'ordre économique et social, nous apparaît souvent comme un précurseur d'André Siegfried.

Gustave de Molinari clôt brillamment la série de ces premiers voyageurs du XX^e siècle. Il nous conduit à peine au-delà de cette année 1880 qui, comme nous l'allons voir, marque un tournant dans les relations France-Canada.

⁶⁰ En 1876 : *Lettres sur les E.-U. et le Canada*; en 1880, *L'Irlande, le Canada, Jersey*; en 1885, *Au Canada et aux montagnes Rocheuses*. Voir article de Paul Lion, *Larousse mensuel* (avril 1912) : 386.

⁶¹ G. de Molinari, *Science et Religion* (Paris, Guillaumin, 1894).

Depuis 1830, et surtout depuis que les avait "redécouverts" le Commandant de *la Capricieuse*, les Canadiens s'étaient vus, dans l'ensemble, appréciés favorablement par les visiteurs français.

Est-ce à dire que tous s'estimèrent bien compris et jugés de leurs cousins de France ? Écrivant vers 1883, Pierre-Olivier Chauveau signalait le progrès accompli dans le domaine de l'opinion depuis la publication, en 1846, de *l'Histoire du Canada de Garneau*. Auparavant, remarque-t-il, "les voyageurs, les touristes français même les plus illustres, qui venaient en Amérique, uniquement occupés des États-Unis, n'accordaient qu'une attention très superficielle à l'ancienne colonie française. Tout en vantant sa fidélité aux traditions et à la langue de ses pères, ils ne laissaient entrevoir à nos descendants que la perspective d'une absorption graduelle par la race anglo-saxonne ⁶²".

Lors de l'Exposition de 1885, le Dr Taché, commissaire du Canada, avait cru pouvoir affirmer que "la France ignore à peu près que la vallée du grand fleuve fut autrefois la Nouvelle-France et que près d'un million de Français y ont grandi dans l'oubli" ⁶³.

Enfin, c'est en 1873 que Benjamin Sulte publiera à Québec *Le Canada en Europe* ⁶⁴. Esprit chagrin, il s'y plaindra amèrement de ce que "les Européens [...] ne veulent voir dans le colon d'Amérique [...] qu'un être nécessairement amoindri ⁶⁵". Leur Canada, d'après lui, est "un Canada imaginaire, fermé par les glaces, éclairé par les aurores boréales, peuplé d'ours blancs, d'Indiens et de renards bleus ⁶⁶".

"Le nombre de nos défenseurs est peu considérable", ajoute-t-il, et, seuls parmi les Français, Marmier, Ampère, Rameau et Maurice Sand lui semblent mériter ce titre. Kowalski,

⁶² P.-O. Chauveau, *François-Xavier Garneau*... (cf. *supra*, note 6).

⁶³ Dr J.-C. Taché, *Esquisse sur le Canada* (Paris, Bossange, 1855), iv.

⁶⁴ B. Sulte, *Le Canada en Europe* (Québec, Sénécal, 1873), 62 p.

⁶⁵ *Op. cit.*, 3.

⁶⁶ *Op. cit.*, 4.

à l'en croire, prenant sa table de travail pour un piano, se serait permis sur le thème "Canada" les variations les plus fantaisistes ! Les dix-huit ans de Théodore Pavie ne trouvent pas grâce devant notre censeur, qui se plaît à isoler de leur contexte, pour les monter en épingle, des passages comme celui-ci : "Un long séjour en Amérique a fait perdre au créole canadien les vives couleurs de sa carnation. Son teint a pris une nuance d'un gris foncé ; ses cheveux noirs tombent à plat sur ses tempes comme ceux de l'Indien. Nous ne reconnaissons plus en lui le type européen, encore moins la race gauloise ⁶⁷." Sulte serait, semble-t-il, plus indulgent envers "M. de Quatrefages, qui croit volontiers à la coloration de notre peau, mais qui applaudit aux commencements de notre littérature" ⁶⁸.

On voit par le choix de ses citations sur quel point névralgique porte surtout l'indignation de Sulte. Heureux Père Petitot qui n'avait pas encore osé ses assertions sur les origines indiennes de la population : on lui eût consacré un chapitre à lui seul !

Mais nous ne voulons pas terminer celui-ci sans rapporter une savoureuse anecdote que nous tenons du même Sulte. La scène se passe en 1872, à Paris, dans les bureaux de Gustave Bossange, agent de l'immigration pour le gouvernement canadien. Bossange, qui aime la facétie, présente en ces termes à un journaliste français un certain M. Provancher, tout frais débarqué du Canada :

— "Mon cher ami, vous voyez devant vous un sauvage du Canada, qui nous est arrivé hier dans l'accoutrement de sa tribu : "brayet", mitasses, bonnet à plumes, enfin tout l'attirail... Vous comprenez que nous l'avons mené sans retard chez le tailleur. Tel que le voilà, il n'est pas mal après tout !"

Que va répliquer notre Français ? Il demande simplement comment cet étranger "a pu traverser la moitié de la France

⁶⁷ *Op. cit.*, 20.

⁶⁸ *Op. cit.*, 26, 39.

dans son costume national" ! — réaction qui, bien entendu, a le don d'indigner au plus haut point le bon Sulte⁶⁹.

Au cours de la période qui suivra, les études sur le Canada français vont s'avérer plus nombreuses et plus pénétrantes ; mais certaines, hélas ! — et non des meilleures — prendront des allures de pamphlets et feront le désespoir des Sulte trop sensibles aux moindres coups d'épingle de la critique⁷⁰.

(à suivre)

ARMAND YON

⁶⁹ B. Sulte, *op. cit.*, 33.

⁷⁰ Nous mentionnerons ici, sans en avoir pu découvrir l'auteur, un opuscule de 36 pages intitulé *Le Canada en 1868* et publié cette même année à Saint-Cloud. C'est une compilation bien établie, une juste mise au point pour les années 1860-70. L'auteur est surtout préoccupé de la question démographique. Il rappelle les prédictions de Vauban sur l'accroissement de la population canadienne, et croit qu'elles pourront se réaliser, au moins en partie. Nombreuses citations de voyageurs du XIX^e siècle.